

Pedro Nunes dévalait l'avenida da Liberdade en direction de la praça da Figueira. Sa boîte de cireur de godasses ballottait contre sa jambe droite. Pedro avait 15 ans et était bien décidé à faire son chemin en astiquant des chaussures. Bien sûr, ça ne paraissait pas évident au commun des mortels mais il entretenait parallèlement un trafic de shit qui lui rapportait autant, sinon plus, que la patine des Church de ses clients les plus fortunés.

Il avait choisi cette place car trois autres cireurs d'âge avancé se tenaient, comme lui, en faction permanente dans le bas de l'espace pour faire reluire le vieux cuir.

- Hé petit, tu rêves ou tu t'occupes de mes pompes ?

- Je suis prêt, monsieur.

- Vas-y mon garçon et n'oublie pas que j'ai le choix dans le quartier.

Tous n'étaient pas comme celui-ci mais dans l'ensemble les propriétaires de Berluti se prenaient pour les rois du monde. Le monde lisboète qui n'était pas celui de Coimbra. Les métis crève-la-dalle ne faisaient jamais briller leurs chaussures, cette activité étant réservée aux employés de banque et aux vendeurs d'Ermenegildo Zegna ou Hugo Boss. A midi, Pedro rentrait chez lui par le funiculaire de calcada da Gloria pour monter. Puis redescendait à fond les manettes et by foot le long des rails. Les habitants de Lisbonne marchent volontiers et les cireurs de chaussures encore plus que les autres. S'il prenait le funiculaire, c'est qu'il survivait avec son oncle et sa mère dans un minuscule appartement de la rua da Rosa, sur les hauteurs du Bairro Alto. Un quartier colonisé par les cancrelats, les boutiques branchées et les vieilles dur-à-cuire du Bairro, peu pressées de déguerpir. Elles avaient grandi là et elles crèveraient au même endroit, ce qui peut être compris comme une philosophie ou une attitude implacable à l'encontre de la société marchande.

La situation de l'appartement de Pedro induisait un inconvénient entendu ici comme un avantage: le China Clube, boîte de jazz renommée, était installée au rez-de-chaussée. Et l'isolation à Lisbonne n'a jamais fait partie des priorités de la municipalité. Mais Pedro s'en accommodait. Il s'endormait avec le quartet de Carlos Martins ou celui de Julian Argüelles et, parfois, se glissait dans la salle avec la complicité de Maria, la jeune fille qui contrôlait les billets à l'entrée. Rui Gonçalves, le patron des lieux, n'était pas dupe mais se reconnaissait dans ce gamin des rues à l'allure efflanquée et au regard brûlant.

Pedro laissa derrière lui la praça da Figueira et décida de grimper à pied retrouver le grossiste qui lui vendait la came. Il pénétra dans le Jardin Botanique en contournant la cabine du gardien. Les arbres étaient en feuilles. A 17 heures, les touristes rentraient à leur hôtel et les lieux se retrouvaient déserts, excepté deux couples enlacés sous des plantations exotiques, occupés à des activités prosaïques. Pedro s'installa sur un banc de pierre et fit le tri dans sa boîte de cireur. Nelson apparut au même instant, dreadlocks en bataille encadrant son visage métissé.

- Mon frère, dit-il.

- Salut, Nelson.

- Alors, comment vont les affaires ?

- Ça roule gentiment. Je peux écouler quelques barrettes et j'ai une commande ferme de ce type qui crèche à Oriente, dit Pedro.

- Ça marche. Tu me règles l'ensemble samedi. Ils passent quoi au China Clube, en ce moment ?

- Ce soir, c'est un groupe catalan, le Jordi Matas quintet. Tu connais ?

- Non. Dis donc, j'ai trois portables avec des puces neuves, ça te branche ?

- Je vais demander. Tu redescends ou tu restes au Bairro ?

- Je vais visiter une piaule rua da Atalaia. Deux cents euros pour le mois.

- Pas mal. On décroche ?

- Allez.

Ils grimpèrent un peu plus haut pour attraper la rua Dom Pedro. Nelson gagna sa piaule à visiter pendant que Pedro se faufilait dans les rues taggées du Bairro Alto. Des affiches de Fado flirtaient avec celles consacrées à un hard rock dévastateur, des déclarations de politique alter voisinaient avec des fresques graffitées. On débarquait du matériel au rez-de-chaussée de sa maison. Il se campa un moment devant les roadies puis gagna son appart' en sifflotant.

A 22 heures, il se cala sur le minuscule balcon et échangea quelques mots avec Filomena, sa voisine d'en face, qui arrondissait ses fins de mois au magasin sixties, offrant son corps voluptueux à la terre entière.

Pedro attendait dans la fièvre d'être enfin un homme pour pouvoir baiser cette petite pute sulfureuse. L'air était doux et il se promit de faire un saut le lendemain à Belem car il avait un faible pour les fameux pastéis, crémeux et saupoudrés de cannelle.

Trois coups de feu le réveillèrent à deux heures du matin. Pedro gagna sa fenêtre et se pencha vers la rue. Un homme, de dos, était accroupi sur un cadavre évoquant furieusement Rui Gonçalves. L'inconnu, aux vêtements sombres, rangea son pistolet dans sa poche arrière. Pedro nota le cuir de ses chaussures: du serpent gris. Au moment où il s'apprêtait à crier, des pas résonnèrent sur les pavés dans le haut de la rue. L'homme fusa sur l'artère déserte et bifurqua dans la rua do Gremio Lusitano. La voix de sa mère chuchota dans le dos du gamin.

- Viens te coucher, Pedro, c'est pas nos affaires.

- Je crois que monsieur Gonçalves a été tué.

- On n'a rien vu. Allez viens dormir.

Le lendemain, c'est ce qu'il confia aux flics: il n'avait rien vu. Il dormait après une douloureuse journée de travail. L'adolescent se campa dans la rue toute la matinée, glanant les ragots. L'associé de Rui laissait entendre qu'il pouvait s'agir d'une tentative d'intimidation liée à un racket naissant. Mais c'est Filomena qui lui en raconta le plus à l'Orange Bar, un endroit qui les tolérait jusqu'à 20 heures. Elle tirait sur une Pall Mall.

- Le racket, c'est des conneries. A Baixa, oui, mais pas ici, dit-elle.

- Tu penses à quoi ?

- Ce mec était une queue ambulante en érection. Il draguait tout ce qui passait, femmes mariées comprises.

- Tu as ...

- Evidemment. Mais il a payé comme tout le monde. Non, je vois plutôt un mari cocu. Un jeune énervé.

- Il avait dans les trente ans.

- Je croyais que personne ne l'avait vu.

- Seulement de dos. Il courrait. Mais tu dis rien, j'ai raconté aux flics que je dormais.

- Donnant-donnant: deux barrettes de shit.

- Salope.

Ils éclatèrent de rire. Puis le gosse retourna derrière sa caisse sur la place écrasée de soleil. Il entreprit de reluquer comme un malade les chaussures de ses clients, persuadé qu'un jour ou l'autre le tueur pourrait passer par son étal. Il y avait du fric à se faire, un petit chantage tranquille.

Le lendemain, il sifflait à tue-tête *Tsunami* de Rockin'Chair en nettoyant sa brosse à reluire quant un homme à la fine moustache se pencha vers lui.

- Hé, Pedro, c'est du jazz.

- Vous connaissez ce morceau ?

- Ca me dit quelque chose. Tu as ma came ?

- Oui, mais on se voit pas au Bairro, Gonçalves s'est fait buter hier sous ma fenêtre et ça grouille de flics.

- D'accord, on dit le Botanique à 16 heures. Raconte-moi pour Gonçalves, tu as vu quelque chose ?

- Vous me payez un verre monsieur Souza et je vous décris ça en technicolor.

Ils s'éloignèrent en direction du Botanique et choisirent une table esseulée, située en terrasse dans le bas de l'avenue.

- Allez, raconte.

- J'avais chaud et la fenêtre était ouverte. J'ai entendu les coups de feu et je suis arrivé en vitesse sur mon balcon. Un type était penché sur Gonçalves qui perdait son sang.

- Tu as vu le gars ?

- Non, il était de dos et il a pas traîné. Certains disent que c'est une histoire de racket et d'autres, une histoire de mari jaloux. J'ai pas vraiment d'idée sur la question. Bon, je peux faire un saut à ma planque et vous livrer ma came ici ?

- Bien vu, je t'attends.

Une semaine plus tard, Pedro changeait trois fois de place par jour avec sa boîte car le soleil, teigneux en mai, chassait les cireurs dans les coins d'ombre. Les journées s'étiraient lentement et son deal artisanal lui permettait de glisser quelques pièces à sa mère.

La journée finie, il prit le funiculaire qui conduisait au Bairro Alto et se fit petit au centre d'un groupe de touristes espagnols. Le funiculaire descendant roulait presque à vide. Il reconnut, installé comme un pacha au centre de la rame, son client Souza absorbé par le *Diario de Noticias* du matin. La jeune femme qui l'accompagnait se nommait Maria et tenait la caisse du China Clube. Mu par un pressentiment inhabituel chez lui, Pedro descendit au terminus et revint dare dare sur ses pas pour retrouver le couple qui flânait probablement vers Restauradores. Il récupéra Souza et sa compagne devant un distributeur de billets. Tétanisé, il contempla les chaussures de l'homme: grises et en serpent. Les mots de Filomena concernant Rui lui revinrent en mémoire. Il se souvint de Maria qui évoquait parfois son fiancé sans le nommer. Bref, une simple affaire de cul qui avait mal tourné. Pendant qu'il cogitait, Souza raflait ses billets et percuta les yeux égarés de son dealer. Pedro se détourna et se laissa porter par la foule en direction de l'avenida da Liberdade. Il accrocha le funiculaire qui grimpa et, un peu tremblant, rentra

chez lui.

Le soir même, il décida de raconter toute l'histoire à son oncle, videur dans une boîte de Baixa, et qu'il soupçonnait de coucher avec sa génitrice depuis la mort de son vieux. L'homme n'était pas vraiment proche des flics et il ne lui vint même pas à l'idée de prononcer le mot police. Ils parlèrent longuement et se plongèrent enfin dans la retransmission d'un match de Coupe d'Europe concernant le F.C. Porto.

Au matin, Pedro, boîte à cirer en mains, balaya du regard la rua da Rosa encore envapée par la nuit. Des femmes en tablier noir évoquaient les amours de Britney Spears qui ne bouleversaient personne dans le Bairro. L'ado se mit en route et descendit la rue en saluant au passage les vendeurs aux échoppes serrées dans cette artère commerçante. Au croisement avec la travessa das Mercês, il repéra Souza sous la tonnelle d'un bistrot proposant de la bacalhau à toutes les sauces. Il pressa le pas et se faufila dans la rua das Salgadeiras, déserte à cette heure. Il se colla contre la porte encastrée d'une maison particulière et attendit. Souza apparut, égaré dans le soleil encore froid. Le gosse fit claquer le couvercle de sa boîte mais ce qu'il en sortit n'était pas une boîte de cirage. Les deux balles du Glock s'épanouirent sur le front du tueur qui lâcha son couteau de lancer. Et, sans savoir pourquoi, Pedro décida qu'il allait prendre ces cours de drums que lui proposait l'école de jazz à Coimbra. Au départ, il avait un faible pour les percus mais depuis deux mois il écoutait comme un fou ce mec, Brian Blade, qui élevait derrière Shorter un univers magique et incandescent.

*Nouvelle initialement publiée dans Jazzman*